

L'IRONIQUE SAGESSE DES INSULAIRES, TOUIAVII ET OUTOUROU

E. Scheurmann, *Der Papalagi*
et Giraudoux, *Supplément au voyage de Cook*

En 1768, lorsque l'*Endeavour* quitta l'Angleterre à destination de Tahiti, James Cook n'était qu'un simple lieutenant de vaisseau – certes cartographe accompli et marin solide – à qui l'Amirauté avait confié le commandement de l'expédition. Ce que l'on nomme désormais le « voyage de Cook » était en réalité la mission scientifique de l'astronome Charles Green, mandaté par la Royal Society pour y observer le passage de Vénus. Accessoirement, le naturaliste Joseph Banks avait profité de cette opportunité de tour du monde pour se réserver une large place à bord et financer le passage, avec armes et bagages, d'une équipe de neuf personnes en tout, parmi lesquelles un disciple de Linné, le docteur Daniel Solander. Banks, qui appartenait à la bonne société et avait herborisé au Labrador et à Terre-Neuve, était riche et déjà célèbre, alors qu'il n'était encore âgé que de vingt-cinq ans. Aussi le premier voyage de Cook a-t-il été en fait le « voyage de Banks ». À leur retour en Angleterre, Green étant mort après l'escale malsaine à Batavia, les deux naturalistes furent accueillis avec enthousiasme, reçus en audience par le roi George III, nommés docteurs *honoris causa* de l'université d'Oxford au vu de quelque 1 400 plantes et du millier d'animaux rapportés ou nouvellement décrits ; Cook, félicité par l'Amirauté, fut invité aussi à une entrevue avec le roi. Mais en 1772, après des disputes à propos des prétentions des scientifiques, Cook ainsi que Banks et Solander repartirent en expédition – mais dans des directions opposées.

Les journaux du premier voyage du navigateur furent rapidement mis au propre par Hawkesworth, lequel composa un *Voyage de Cook* en mêlant les notes du capitaine – qui ne se sentait pas l'étoffe d'un écrivain – et celles de Banks, le tout agrémenté de ses réflexions personnelles

et rédigé à sa façon. La rapidité de la traduction montre l'engouement des Européens pour les circumnavigations dans le dernier quart du XVIII^e siècle : à Tahiti, particulièrement, avaient successivement débarqué Samuel Wallis en 1767, Bougainville en 1768, et Cook en 1769. Cook y revint, en 1773 puis en 1777. Dès ce moment, la découverte d'îles inconnues et de populations éloignées suscita des œuvres diverses, rejoignant la question de la civilisation et de la nature qui avait occupé les philosophes des Lumières : de son voyage Bougainville ramène Aotourou à la cour de France, et Cook embarque Omaï pour le présenter au roi d'Angleterre. Les deux insulaires connurent en Europe un vif succès.

Sur fond de rencontres plus ou moins pacifiques entre Européens et insulaires du Grand Océan, les expéditions lancées entre la fin du XVIII^e et du XIX^e siècle ont plutôt eu pour objet la prise de possession des espaces supposés insuffisamment exploités, par des nations impérialistes mieux dotées sur le plan technique. Tahiti, également convoitée par les Britanniques, passe sous protectorat français en 1842 ; l'archipel des Samoa est partagé entre les États-Unis, la Grande-Bretagne et l'Allemagne en 1899, et cet état de fait dure jusqu'en 1914, date à laquelle la Nouvelle-Zélande en prend la tutelle. Parallèlement, avec une montée en puissance sensible au moment où elle va relayer le processus de colonisation, s'établit la discipline de l'ethnographie – mot apparu pour la première fois en 1767 dans un ouvrage allemand. Les écrivains-voyageurs comme Segalen ou Stevenson s'intéressent à la Polynésie et aux Samoa, et s'imprègnent de leur culture ; les premières décennies du XX^e siècle voient l'élaboration des ouvrages théoriques comme ceux, en France, de Marcel Mauss, neveu de Durkheim, qui fonde en 1925, avec Paul Rivet et Lucien Lévy-Bruhl, l'Institut d'ethnologie de Paris, et qui obtient en 1931 la première chaire de sociologie au Collège de France, ce qui lui permet de développer la discipline de l'anthropologie.

C'est dans ce cadre qu'Erich Scheurmann (1878-1957) rapporte d'un séjour d'un an aux Samoa, en 1914-1915, *Der Papalagi. Die Reden des Südseehäuptlings Tuiavii aus Tiavea* ; paru en 1920, ce volume est supposé présenter « les paroles du chef des Mers du sud, Tuiavii de Tiavéa¹ »,

1 Erich Scheurmann, *Le Papalagi. Les étonnants propos de Tuiavii, chef de tribu, sur les hommes blancs*, traduction de Dominique Roudière, Paris, Présence Image Éditions, 2001, Pocket, 2004. Une édition pour la jeunesse est parue en 1981.

inspirées par un voyage en Europe qui lui aurait démontré la folie des hommes blancs, et destinées à mettre en garde les habitants de son île.

Quand je transmis cependant sans qu'il le sache, et certainement à l'encontre de son désir, les discours de cet aborigène au lectorat européen, il ressortit de la traduction que cela pourrait être important pour nous, Blancs éclairés, d'expérimenter comment les yeux d'un homme encore étroitement lié à la nature nous appréhendaient, nous et notre culture. Grâce à son regard, nous ressentons ce que nous sommes d'un point de vue que nous ne pouvons plus percevoir nous-mêmes².

Le texte de Scheurmann est évidemment rédigé en allemand, mais a été présenté en France dès octobre 1932, dans le n° 136 d'une revue publiée chez Fayard, *Les Œuvres libres*, « recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit ». Jean Giraudoux en a-t-il eu connaissance, dans la version originale allemande ou dans l'édition en français ? Ce n'est pas impossible. Janine Delort situe la rédaction d'une première version du *Supplément au voyage de Cook* en 1933³. Il ne s'agit que d'une pièce courte, d'abord destinée à un rôle secondaire en baisser ou en lever de rideau de *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, et méjugée du fait de son statut d'accessoire dans la représentation d'une pièce plus grave. Cependant, sous le couvert de la caricature légère, presque du canular lettré, derrière « le charme d'un exotisme léger⁴ » qui en effet s'appariait mal avec une œuvre désenchantée sur l'inéluctabilité de la guerre, la pièce aborde néanmoins un sujet d'ordre politique. Les Britanniques désireux d'imposer les valeurs du monde « civilisé », vantent le travail, la propriété et la moralité auprès d'Otahitiens médusés mais nullement convaincus : « La pièce qui commençait comme une *Bildungspiel* des Tahitiens a tourné à l'éducation de Samuel et Evelyn Banks⁵ ». Le regard a changé : les Polynésiens, fussent-ils d'opérette, prennent la parole et démontrent, comme Touiavii, la fatuité et l'outrecuidance des Européens. Ainsi conçu, le propos est sans doute moins léger qu'il y paraît entre 1920 et 1935, période où la question des valeurs culturelles,

2 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 7.

3 Janine Delort, Notice de *Cook*, in *TC* p. 1527.

4 J. Delort, Notice, *loc. cit.*, p. 1526.

5 James Norwood, « Tahitian Madness : Giraudoux's "Supplement to Cook's Voyage" », *Educational Theatre Journal*, vol. 28, n° 2, mai 1976, p. 220-228, ici p. 226 (notre traduction).

des équilibres diplomatiques, est politiquement importante : « c'est une aventure coloniale ; un sujet, voyez-vous, tout à fait actuel et sans que je l'aie voulu... C'est une transposition du *Bougainville* de Diderot⁶ ».

ÉCHOS HISTORIQUES ET FICTIONNALISATION

Si Giraudoux peint la Polynésie comme un décor de carton-pâte selon la didascalie initiale « *L'île d'Otaïiti, avant le coucher du soleil. Une clairière de gazon* » (sc. 1, p. 555), Erich Scheurmann a séjourné aux Samoa où il est arrivé dans une colonie alors encore allemande et où la Première Guerre mondiale l'a surpris. Il en a rapporté aussi une publication illustrée de photographies (*Samoa*, 1926), mais qui ne seraient pas nécessairement de lui⁷. Touïavii est censé être allé en Europe et en avoir rapporté des réflexions pleines de bon sens sur la prétendue civilisation. La préface précise le statut du « sauvage de bon sens qui a voyagé » : « S'attachant à un groupe folklorique, qui parcourait alors le continent, cet assoiffé d'expériences visita l'un après l'autre tous les États européens et acquit une connaissance précise de l'âme et de la culture de ces pays⁸ ». On a longtemps hésité sur le statut du roman⁹. On a considéré que *Le Papalagui*¹⁰ était un document authentique sur la foi d'une introduction due à l'Européen lui-même, qui construit presque ostensiblement le cadre de son discours.

Bien que j'aie vécu plus d'un an dans son voisinage immédiat (j'étais membre de son village), Touïavii ne s'ouvrit à moi que lorsque nous devînmes amis,

6 Jean Giraudoux, *L'Écho de Paris*, 6 novembre 1935, cité par J. Delort, *loc. cit.*, p. 1527-1528.

7 D'après Gunter Senft, « Weird Papalagi and a Fake Samoan Chief : A footnote to the noble savage myth », *Rongorongo Studies : A forum for Polynesian philology*, 9 (1, p. 23-32 & 2, p. 62-75), 1999, ici p. 63.

8 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 9-10.

9 En 1975, Horst Cain, qui attribue à Scheurmann le discours de Touïavii, dans la lignée de Montesquieu et de Diderot, discute néanmoins la portée ethnographique du livre et sa réception : « Persische Briefe auf samoanisch », *Anthropos*, Bd. 70, H. 3./4, 1975, p. 617-626, Nomos Verlagsgesellschaft, <https://www.jstor.org/stable/40458779> (consulté le 20/03/2020). Gunter Senft insiste sur la mystification dans « Weird Papalagi and a Fake Samoan Chief : A footnote to the noble savage myth », art. cité

10 *Papalagui* est la transcription en français choisie par le traducteur du *papalagi* allemand.

après qu'il eut dépassé et oublié que j'étais européen. Quand il se fut assuré que j'étais mûr pour sa sagesse simple et qu'elle ne serait pas une fois sujet à moquerie de ma part, alors seulement il me fit écouter des extraits de ses notes. Il me les lut d'un ton égal, sans effet oratoire, comme si tout ce qu'il avait à dire était historique. [...] Ce n'est que beaucoup plus tard que Touiavii mit ses notes entre mes mains et m'accorda la possibilité d'une traduction allemande qui, comme il le pensait, devait servir seulement à un commentaire personnel et ne jamais être un but en soi. Tous ces propos sont des premiers jets, ils ne sont pas remaniés et achevés par Touiavii qui ne les a jamais relus¹¹.

Cette préface éditoriale suffit-elle à attester absolument de sa véracité, voilà qui est plus douteux¹² : s'il s'agissait d'un récit ethnographique, ce serait une utile précaution de travail ; mais ces vigoureuses mais confuses protestations de véridicité éveillent le doute et risquent plutôt de brouiller la frontière avec la fiction. On croit reconnaître les explications compliquées d'Orou, le personnage du *Supplément au voyage de Bougainville*, pour expliquer que le vieillard tahitien puisse tenir un long discours avec des « idées et des tournures européennes. [...] Pensez donc que c'est une traduction de l'otaïtien en espagnol et de l'espagnol en français¹³ ». Scheurmann, qui s'exprime à la première personne en tant que voyageur et témoin, est la seule caution – celle de l'auteur qui prétend s'être fait simple interprète puis éditeur. Selon un des personnages de Diderot :

La vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont si compliquées ! L'Otaïtien touche à l'origine du monde et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de cet enfant qui naît à l'homme décrépît. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses, entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments¹⁴.

C'est exactement le point de vue attribué à Touiavii.

11 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 10. Nous soulignons la formule « als ob alles, was er zu sagen habe, historisch sei ». *Der Papalagi, Die Reden des Südseehäuptlings Tuiavii aus Tiavea*, Buchenbach, Baden, Felsen-Verlag, éd. 1922, p. 11.

12 La traductrice en français en reste cependant persuadée et note en postface en 2001 : « La voix de cet homme fin et intelligent est là sous la traduction allemande, puis sous la traduction française. Ce n'est pas un roman comme les *Lettres persanes* de Montesquieu », p. 135.

13 Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, [1772/1796], LGF, « Le Livre de poche », 1995, p. 47-48.

14 *Ibid.*, p. 37.

On a reproché à Scheurmann de troublantes ressemblances avec le livre de Hans Paasche, *Die Forschungsreise des Afrikaners Lukanga Mukara ins innerste Deutschland* (*Le Voyage de l'Africain Lukanga Mukara au plus profond de l'Allemagne*), composé en 1912-1913 sous forme de lettres et devenu rapidement célèbre. Mais la référence n'est sans doute pas unique. Jean Giraudoux dans le *Supplément au voyage de Cook* ne s'embarrasse même pas d'un semblable dispositif de mystification. Sa source est plus clairement livresque, et la vraisemblance ethnographique est hors de question. Il reprend d'ailleurs comme décor Otahiti, comme à l'époque de sa découverte (le « O » initial étant un article), ce qui achève de déplacer l'action dans un espace littéraire aux échos intertextuels. Pour René Marill Albérès,

Ce divertissement est construit sur le thème du bon sauvage. Giraudoux a en somme suivi de près le canevas du *Supplément au voyage de Bougainville*. Mr. Banks, marguillier et puritain, représente, en face de la vie naturelle d'O'Tahiti, la complication, la contrainte et l'injustice que les hommes ont créées, comme conséquence du péché originel qui consiste à s'éloigner de la nature¹⁵.

Le titre est bien entendu un clin d'œil appuyé à l'œuvre de Diderot. Mais d'autres textes ont eu la même structure : *Le Sauvage de Taïti aux Français*, de Bricaire de la Dixmerie (1770), est une lettre d'adieu d'un « bon sauvage » décidé à retrouver son île et ses mœurs, sans parler du *Supplément aux Voyages du baron La Hontan* où l'on trouve des Dialogues curieux entre l'Auteur et un Sauvage de Bon sens qui a voyagé en 1703. Les hypotextes classiques sont exhibés par le recours à la pratique du « supplément », dont G. Genette précise : « *supplément* évoque bien l'idée d'une addition facultative, ou pour le moins excentrique et marginale, où l'on apporte à l'œuvre d'un autre un surplus qui relève plutôt du commentaire ou de l'interprétation libre, voire ouvertement abusive¹⁶ ».

L'originalité de Giraudoux par rapport à Diderot est le changement de voyageur – et probablement de stéréotypes nationaux. La traduction du premier voyage de Cook par M. de Fréville parut dès 1772 en français sous le titre *Supplément au Voyage de M. de Bougainville ; ou Journal d'un*

15 René Marill Albérès, *Esthétique et morale chez Jean Giraudoux*, Paris, Nizet, 1957, p. 460.

16 Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982, « Points Essais », p. 277.

voyage autour du monde, fait par MM. Banks & Solander, Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771. Dans un contexte de rivalité maritime et coloniale, la revendication de la primauté était de bonne guerre, et alors éditorialement attractive pour un public français. Pour Giraudoux, le déplacement du supplément sur les voyageurs britanniques permet aussi une caricature de la nation voisine dans un contexte renouvelé d'emprise coloniale. Le grossier arsenal de vraisemblance est ostensiblement factice : certes Banks et Solander ont participé à la première expédition commandée par Cook. Sullivan en revanche, en tant que « tambour », ne semble pas avoir laissé de souvenir précis dans l'histoire malgré un patronyme bien britannique. Solander est devenu sur scène quartier-maître et aide de camp du naturaliste. À son sujet il est effectivement attesté par Cook, Banks ou Parkinson qu'il a débarqué et qu'il a été confronté dès l'arrivée sur Tahiti, à d'habiles filous : « en dépit des précautions prises, le Dr Solander et le Dr Monkhouse se firent dérober dans leurs poches, l'un sa longue-vue l'autre sa tabatière¹⁷ ». Sur scène, ces objets sont des curiosités pour Outourou, de même que les Anglais convoitent les perles des Otaïtiens. De leur côté, les Britanniques regardent les îles avec un œil de propriétaire, calculant les possibilités de collecte, d'exploitation et de prise de possession sans état d'âme, voire avec une certaine brutalité.

Entre Bougainville et Cook, le changement est double : dans le voyage mis en scène, Cook est l'autorité tutélaire, en quelque sorte le commandant des poids et mesures, une divinité invisible et puissante, tandis que le héros est le naturaliste Banks – un Banks vieilli, dont le prénom peut avoir été emprunté à son prédécesseur Samuel Wallis ou rappeler peut-être aussi Lemuel Gulliver ; et qui plus est, flanqué d'une épouse revêche. Or il était alors exclu que des femmes s'embarquent sinon, comme Jeanne Baré, de manière clandestine. Cette situation conjugale ne sera possible que lors de l'entreprise missionnaire de la

17 James Cook, *The Journals*, selected and edited by Philip Edwards, London, Penguin Books [1999], 2003, "Penguin Classics", 14 avril 1769, p. 41. « Notwithstanding the care we took Dr Solander and Dr Munkhouse had each of them their pockets pick'd the one of his spy glass and the other of his snuff Box. » (notre traduction). Le fait est aussi rapporté par J. Banks, *Journal During Captain Cook's First Voyage in HMS Endeavour In 1768-1771 To Terra Del Fuego, Otahite, New Zealand, Australia, The Dutch East Indies, Etc.*, edited by Sir Joseph D. Hooker, London, Macmillan, 1896, p. 221 : « Dr Solander and another gentleman who had not been in as good company as myself found that their pockets had been pick'd, one had lost a snuff box the other an opera glass ».

London Missionary Society arrivée sur le *Duff* en 1797. Moyennant quelques inversions facétieuses entre Omai, amené par Cook à la cour d'Angleterre, et Aotourou, conduit en France par Bougainville, quelques petits anachronismes farcesques comme la montre-bracelet (sc. 4, p. 569), des invraisemblances flagrantes comme la connaissance par Outourou des villes de Glasgow et de Birmingham, Giraudoux située grossièrement sa pièce dans un décor exotique d'une référentialité suffisante pour son objet : par exemple, les noms à consonance vocalique évoquent la langue tahitienne sans effort d'exactitude ; les animaux exotiques (comme l'émeu et l'ornithorynque) ne servent qu'à situer l'île-scène dans les parages d'une Australie approximative ; l'hospitalité locale renommée depuis Bougainville rappelle de vagues et suffisants souvenirs de savoirs acquis. Ce cadre sert à caricaturer le puritanisme anglais sous la forme d'un tableau de Hogarth (sc. 10, p. 589), et le transport outre-mer des catégories mentales et sociales. Mais pour que la pièce reste une comédie et non un réquisitoire, les dénonciations sont teintées d'humour, et la leçon finale s'avère assez douce. Les critiques de Touiavii (dont le nom en samoan signifie simplement « chef ») sont apparemment destinées à sa tribu et prétendent la mettre en garde contre les perversions incompréhensibles des « papalagui » (les « blancs ») dans leur propre culture. Dans les deux cas, les chefs Touiavii ou Outourou sont suffisamment instruits des manières des Européens pour savoir exactement comment se comporter à leur égard.

MISE EN SCÈNE CRITIQUE DES TRAVERS DES « BLANCS »

D'après le journal du peintre Parkinson, peu après leur arrivée, les Anglais tirèrent sur des Tahitiens, dont l'un avait essayé de se saisir du mousquet d'une sentinelle : « Quand Mr. Banks entendit parler de cette histoire, il fut très contrarié, et dit : "si nous querellons avec ces Indiens, nous ne nous entendrons pas avec les anges"¹⁸ ». La

18 Sydney Parkinson, *A Journal of a Voyage to the South seas, in his Majesty's Ship "the Endeavour", faithfully transcribed from the papers of the late Sydney Parkinson*, London, Charles Dilly and

confrontation n'est donc pas si pacifique, et le fossé important sur des questions sensibles.

« Cette volonté de créer un ordre à soi est nécessaire aux antagonismes du drame. Ils s'étaleront donc dans tout leur orgueil, ces représentants d'une harmonie mesquine dont Mr. Banks est le prototype¹⁹ », remarquait R. M. Albérès. En effet l'un des points abordés par Mr. Banks qui veut faire la leçon sur les « principes sacrés sans lesquels il n'est pas de civilisation » (sc. 1, p. 556) est le respect de la propriété. De la même manière, Touiavii vitupère l'attraction qu'exerce l'esprit de lucre : « car le métal rond et le papier lourd qu'ils appellent l'*argent*, voilà la véritable divinité du Blanc²⁰ ». « Son cœur est dur, son sang est froid, il dissimule, il ment, il est toujours déloyal et dangereux quand ses mains se tendent vers l'argent. Combien de fois un Papalagui en abat un autre pour l'amour de l'argent²¹ ! ». Derrière l'argent et la propriété prônée par Mr. Banks se profile l'inégalité entre les hommes. Touiavii donne ce conseil : « Aimons nos coutumes qui ne permettent pas qu'un homme ait plus de choses qu'un autre, encore moins que l'un ait vraiment beaucoup et l'autre absolument rien²² ». Dans le *Supplément* :

MR. BANKS : Cela ne te paraît pas juste, Outourou, parce que tu n'as pas le sens de la propriété. Apprends que chez nous chaque objet, chaque coin de terre appartient uniquement à celui qui l'a gagné.

OUTOUROU : Comment ! L'Angleterre n'est pas à tous les Anglais ?

MR. BANKS : L'Angleterre, oui. Le sol anglais, l'or anglais, non. (sc. 4, p. 571).

La générosité dont fait preuve Outourou en donnant ses perles se heurte à l'apprentissage de la différence de propriété. Et immédiatement, à l'injustice, et à la spoliation des travailleurs.

L'autre vertu cardinale du système anglais, la valeur du travail, est inconcevable à Otahiti, « il n'y a pas de place ici pour le travail » (sc. 4, p. 568). Elle est dénoncée aussi par Touiavii comme source d'inégalité, entre les villes et les campagnes, ceux qui travaillent le plus dur étant

James Phillips, 1784, p. 15. « When Mr. Banks heard of the affair, he was highly displeased, saying, "If we quarrelled with those Indians, we should not agree with angels" » (notre traduction).

19 R. M. Albérès, *op. cit.*, p. 383.

20 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 43.

21 *Id.*, p. 50.

22 *Id.*, p. 51-52.

contraints de reverser aux autres le fruit de leurs peines. Dans le théâtre de Giraudoux, les mineurs et les marins ne possèdent rien, pas même leur outil de travail (les armateurs, par antiphrase, s'appellent « Armstrong », le bras fort, quand ce sont les autres qui travaillent), de même Touiavii observe qu'« il y a en Europe la moitié des gens qui doit beaucoup travailler et se salir, pendant que l'autre moitié travaille peu ou pas du tout²³ ». Heureusement que la parade est vite trouvée par Touiavii et Outourou, ce dernier reprenant ironiquement l'affirmation de Proudhon : « La propriété, c'est le vol²⁴ ». Le vieillard tahitien de Diderot montrait déjà que l'Européen qui s'offusquait de l'enlèvement de « méprisables bagatelles » projetait au même moment « au fond de [s]on cœur le vol de toute une contrée²⁵ ! ».

Comme le faisait le Sauvage de Taïti s'adressant aux Français, présenté par Bricaire de la Dixmerie, l'un des reproches que les insulaires peuvent formuler à l'encontre des donneurs de leçons européens est l'hypocrisie. Mr. Banks donne en réalité l'exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire : s'emparer de biens de manière illégitime, exercer du chantage, mentir, dissimuler la réalité – en témoignent, pour sa femme et lui, les lunettes, la perruque et le dentier destinés à suppléer à un piètre physique, sans parler des habits cachant leur corps, qu'ils conservent soigneusement même pour la nuit. Le vêtement est d'ailleurs le premier motif d'incompréhension de Touiavii, qui remarque que ces couches de tissus ou les « peaux de pieds » ne peuvent que pervertir les jeunes gens et détourner les humains des joies naturelles.

S'ils laissaient voir ouvertement la chair, ils s'adonneraient à d'autres pensées, leurs yeux ne loucheraient pas et leurs bouches ne diraient pas de mots libidineux quand ils rencontrent une jeune fille. [...] Le Blanc est idiot, aveugle, il n'a pas le sens de la vraie joie, lui qui doit tellement s'envelopper pour ne pas avoir honte²⁶.

Ce motif du vêtement trompeur et incitant paradoxalement au vice est celui de l'utopie depuis Thomas More. La honte est également invoquée par Mr. Banks pour illustrer – vainement – le principe de

23 *Id.*, p. 50.

24 Pierre-Joseph Proudhon, *Qu'est-ce que la propriété?* [1840], Paris, Garnier, 1849.

25 Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville*, *op. cit.*, p. 42.

26 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 27.

moralité. Car le retournement de la situation, le châtement, qui attend les personnages dogmatiques à l'excès sur la scène de la comédie, est contenu et annoncé dans les affirmations successives du marguillier. Tout en le poussant à développer ses théories jusqu'à l'absurdité, Outourou parvient à faire dire à Banks des affirmations dignes d'un anthropophage comme : « Eh bien, je mangerai mon nourrisson grillé ! Il n'en sera pas plus mauvais après tout ! ... Tout cela n'est vraiment guère convenable ! » (sc. 1, p. 559). L'Otahitien, avec une apparente candeur, reformule ses affirmations aussi péremptoires que contradictoires par des apories, ce qui invalide l'ensemble des préceptes des civilisés.

La dernière vertu à acquérir est la « moralité », expliquée par Mr. Banks dans la pièce de Giraudoux, et il semble lui-même fort éloigné par nature de toute fantaisie amoureuse : il est déterminé par sa charge paroissiale, par la présence d'une épouse sourcilleuse et revêche, et par son activité d'empailleur, symbole même de son incapacité à accepter la vie et le changement, en leur préférant le culte des apparences et le conservatisme. Il va pourtant se laisser prendre dans les contradictions de son message : refusant les aimables avances de trois femmes (comme l'aumônier de Diderot en son temps), il proteste de principes moraux ; la chasteté est, dit-il, de mise – sauf en vue de procréer, or la jeune Tahiriri veut justement un enfant. En outre, il semble qu'en lui refusant ce service il consente sans émotion à la mettre en péril (quoique l'on ne croie guère à cette menace). Il se trouve par ailleurs contrevenir à son propre enseignement puisque lui-même, resté sans enfant, a donc failli à son devoir. Plus délicats à assumer par rapport à son sermon, apparaissent, de fil en aiguille, le demi-aveu d'un adultère passé et la tentation manifeste de profiter de cette occasion. Cette situation est encore plus drôle du fait que Mrs. Banks, « maigre, hargneuse et laide » (sc. 9, p. 586), se laisserait presque aller au charme du jeune et beau Vaïturoou. L'aveu de leurs faiblesses et de leurs fantasmes, finalement, les rendrait presque sympathiques. Cette moralité semble donc bien élastique même chez ceux qui la prônent ; et il devient définitivement impossible d'en faire grief aux insulaires.

Tout cet arsenal de conversion à la vie « civilisée » pousse les Otahitiens non pas à travailler, thésauriser et renoncer au plaisir, mais plutôt à verser dans la casuistique, à arranger la vérité, à imaginer des subterfuges en vue de convertir efficacement les Anglais à leur philosophie.

Les Otahitiens en effet ont peut-être perdu leur naïveté mais n'ont pas abandonné leurs bonnes dispositions. Par chance, le sermon de Mr. Banks est fort pragmatique et ne prêche pas réellement de dogme religieux : seule importe cette foi dans l'ordre bourgeois bien établi, si dérisoire au fond qu'il est possible voire manifestement souhaitable de passer outre. Ce qu'il vient expliquer n'est pas tant une suite d'interdits que de nouvelles « règles communes qui assureront demain la correction indispensable » (sc. 1, p. 556).

La perversion de la vie naturelle constitue un thème largement développé depuis le *Supplément au voyage de Cook* jusqu'à *Sodome et Gomorrhe* et *La Folle de Chaillot* [qui] rendent la responsabilité aux hommes. Là, ceux qui font de l'humanité une entreprise de prospection avare et cupide, constituent à eux seuls la source du mal : ils oublient que l'homme est partie du Cosmos, et pour satisfaire leur ambition particulière, ils saccagent la planète. Les « exploiters » de *La Folle de Chaillot* sont des négateurs de la vérité cosmique. Leurs agissements ne troublent pas seulement l'économie humaine, mais ils introduisent aussi un déséquilibre dans la vie de l'univers²⁷.

Mr. et Mrs. Banks représentent la mesquinerie, la cupidité hypocrite, la malhonnêteté foncière, la petitesse. « Dans cette fausse pudeur, cette obéissance stupide aux préjugés, quelles avances merveilleuses n'avons-nous pas rejetées de tous les étages du monde, de tous ses règnes²⁸ ! » disait aussi Isabelle dans *Intermezzo*. Ou comme l'expliquera Yseult dans *Ondine* : « L'âme du monde aspire et expire par les naseaux et les branchies. Mais l'homme a voulu son âme à soi. Il a morcelé stupidement l'âme générale. Il n'y a pas d'âme des hommes. Il n'y a qu'une série de petits lots d'âme où poussent de maigres fleurs et de maigres légumes²⁹ ». Mr. Banks à la morale étriquée se trouve confronté à une nuit paradisiaque qui ridiculise ses prétentions.

Si Mr. Banks se proposait de leur montrer l'effet des péchés capitaux, il est piquant de remarquer qu'il peut reprocher aux Otahitiens la paresse, la luxure, la gourmandise, ainsi que l'indolence ; mais leur honnêteté, leur humilité, leur compassion, leur amour du prochain et leur bonne volonté rattrapent amplement ces légers travers : signe de la grâce, ils avouent être immortels dans leur Éden. Aux Européens au contraire reviennent

27 R. M. Albérès, *op. cit.*, p. 462.

28 *Intermezzo*, II, 3, TC, p. 317.

29 *Ondine*, II, 9, TC, p. 815.

les défauts tristement humains, l'avarice, l'envie, l'aigreur, l'orgueil. Chez Mr. Banks, la passion irréfrénée de l'empaillage relève même de la vaine gloire, puisqu'il se prévaut ainsi du pouvoir divin de rendre la vie.

Heureusement, les deux Européens bavards et prétentieux, ridiculisés mais aussi réhumanisés par leurs évidentes faiblesses, sont finalement réduits au silence par un narcotique, pendant que les Otahitiens triomphent avec autant de gaieté que d'innocence. « L'homme a quitté l'état de nature et l'a remplacé par une comédie³⁰ », note R. M. Albérès. « Ainsi, le Mal, qui avait pris dans la tragédie la forme métaphysique d'un destin indépendant des hommes, se trouve remis à nouveau à leur responsabilité. C'est par sa faute et par les complications qu'il a créées que l'homme est soumis au destin³¹ ». Mais par la confrontation avec l'état édénique se trouve soulignée l'erreur grossière de l'humanité dite « civilisée » – que la tentation de l'amour permet néanmoins d'adoucir. L'effet rédempteur de l'Éden est tel que juste avant de s'endormir le vieux couple peut-être en voie de réhabilitation sans le savoir encore, admire le ciel et la douceur de la nuit.

LA COMÉDIE ETHNOGRAPHIQUE

Les fausses naïvetés peuvent porter au comique, comme cet apparent coq-à-l'âne : « Nous ne comprenons vraiment pas, Mrs. Banks, pourquoi les Anglais lient aussi étroitement la question de l'amour à la vie des chiens rayés » (sc. 8, p. 583). Les périphrases signifiant l'absence d'un concept et de son vocable accentuent la portée amusante des textes : « [le seul travailleur qui ait vécu sur l'île] ne sentait pas bon. Un liquide sortait de sa peau, que jamais nous n'avions vu couler d'aucun de nous » (sc. 4, p. 568). Et dans les notes de Touiavii sont accumulées les bizarreries qu'il a observées.

Mais il y a aussi de grandes et lourdes machines à temps à l'intérieur des huttes, ou sur les plus hautes façades pour qu'on puisse les voir de loin. Et

30 R. M. Albérès, *op. cit.*, p. 459.

31 *Id.*, p. 461.

quand une tranche de temps est passée, de petits doigts le montrent sur la face externe de la machine et en même temps elle se met à crier, un esprit cogne contre le fer dans son cœur³².

La périphrase permet évidemment de manifester la méconnaissance réciproque des cultures, technique rhétorique classique mais efficace. À certains égards pourtant le voyageur se dissocie de son héros :

Bien que sa façon de voir infantine, ou même puérile, puisse être trouvée naïve, surtout par des *partisans de la civilisation*, plus d'un mot de Touiavii, plein de bon sens et de modestie, doit donner à réfléchir et forcer au regard sur soi, car sa sagesse, qui ne provient d'aucune érudition, vient de la simplicité qui est de Dieu³³.

La mise en scène présente donc quelques inconvénients – en particulier celui de paraître naïs lui-même – mais le truchement est fort utile pour se dédouaner des observations peu amènes sur sa propre culture.

Joseph Banks lui-même avait noté dans son journal, en partant d'Australie, des réflexions comparées sur le bonheur humain :

Ainsi vit ce peuple que j'avais presque dit heureux, content de peu, voire de presque rien, bien éloigné des angoisses liées à l'argent, ou même à la possession de ce que nous, Européens, appelons des nécessités communes : angoisses destinées peut-être par la Providence à contrebalancer le plaisir découlant de la satisfaction de besoins, augmentant par conséquent avec l'accroissement de la richesse, et maintenant dans une certaine mesure l'équilibre du bonheur entre riches et pauvres. À leur contact apparaît clairement combien sont limités les besoins réels de la nature humaine, que nous, Européens, avons accrus à l'excès, à un point qui semblerait sûrement incroyable à ces gens si on le leur disait. Nous ne cesserons pas non plus de les augmenter tant que l'on pourra inventer des produits de luxe et trouver de l'argent pour les acheter ; et la rapidité avec laquelle ces produits de luxe deviennent des biens de première nécessité est suffisamment démontrée par l'usage généralisé de liqueurs fortes, de tabac, d'épices, de thé, etc. etc. Dans ce cas encore, la Providence semble jouer un rôle de nivellement, travaillant à mettre les hommes de tous rangs dans un état égal de besoins et par conséquent de manque réel³⁴.

32 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 66.

33 *Id.*, p. 7. L'expression « partisans de la civilisation » traduit un mot plus fort, « *Zivilisationsfanatiken* ».

34 J. Banks, *Journal During Captain Cook's First Voyage*, *op. cit.*, t. II, p. 291-292. "Thus live these I had almost said happy people, content with little nay almost nothing, Far enough removed from the anxieties attending upon riches, or even the possession of

Il ne proposait cependant pas de changer l'ordre des choses et la suite de l'histoire n'a pas tenu compte de ces observations, pas plus que de celles de Bougainville et de Diderot. Stevenson, dans ses dernières années de séjour aux Samoa, avait tenté sans succès de défendre la population locale contre les manœuvres des puissances étrangères manipulant les chefs de clans et les risques de guerre civile dans *A Footnote to History : Eight Years of Trouble in Samoa*, en 1892.

Au xx^e siècle, le changement de point de vue dans la narration permet une lecture politique du roman de Scheurmann et de la pièce de Giraudoux. « Grâce à son regard, nous ressentons ce que nous sommes d'un point de vue que nous ne pouvons plus percevoir nous-mêmes³⁵ » explique encore l'écrivain allemand. Donner la parole au prétendu « sauvage », philosophe en pagne, n'a rien de très original³⁶, mais le procédé reste efficace : dans les deux cas, les certitudes des Européens sont battues en brèche par la mise à nu du discours convenu. Le récit décalé de l'observateur extérieur rejoint exactement le champ ethnographique. Les réflexions des théoriciens de l'anthropologie, parmi lesquels Émile Durkheim, utilisent les matériaux des ethnologues de terrain : un ouvrage comme *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* (1912), largement fondé sur les observations faites en Australie, reprennent les mêmes catégories d'analyse, comme l'intervention de la magie, le naturisme, le totémisme, l'organisation rituelle, l'imagination primitive – toutes choses dont on sent les échos tant dans *Le Papalagui* que dans *Supplément*. Par ailleurs, Giraudoux ne peut sans doute ignorer *Les*

what we Europeans call common necessities : anxieties intended maybe by Providence to counterbalance the pleasure arising from the Possession of wished for attainments, consequently increasing with increasing wealth, and in some measure keeping up the balance of happiness between the rich and the poor. From them appear how small are the real wants of human nature, which we Europeans have increased to an excess which would certainly appear incredible to these people could they be told it. Nor shall we cease to increase them as long as Luxuries can be invented and riches found for the purchase of them ; and how soon these Luxuries degenerate into necessities may be sufficiently evinced by the universal use of strong liquors, Tobacco, spices, Tea &c. &c. In this instance again providence seems to act the part of a leveler, doing much towards putting all ranks into an equal state of wants and consequently of real poverty” (notre traduction). Le même genre de remarques est aussi présent dans les *Journals* de Cook, *op. cit.*, p. 174.

35 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 7.

36 On nous permettra de renvoyer par exemple à notre chapitre : « Le philosophe nu, ou les ressources d'une éloquence « sauvage » », in Sylvie Albertan-Coppola (dir.), *Apprendre à porter sa vue au loin. Hommages à Michèle Duchet*, Paris, ENS Éditions, avril 2009, p. 69-91.

Immémoriaux de Segalen, ouvrage publié en 1907, dont une 6^e édition est parue en 1929. Le roman, à la croisée des sciences humaines et de la littérature, est écrit du point de vue polynésien, mais est rapidement considéré comme une véritable contribution ethnographique, dédié « Aux Maoris des temps oubliés³⁷ ». La tonalité en est grave car à la différence du *Supplément*, particulièrement, le livre est un constat du déclin d'une culture sous l'influence d'une autre. *Les Immémoriaux* démontrent le processus mortifère allant jusqu'à son accomplissement, tandis que la comédie imagine la possibilité de la persistance d'une culture propre en dépit des pressions extérieures. R. M. Albérès parle, pour Giraudoux, de « contredire la fatalité historique³⁸ ».

La situation d'Erich Scheurmann et celle de Giraudoux diffèrent cependant. Le premier, parti découvrir une colonie allemande, avait fait par le biais d'une forme satirique et morale l'éloge de la rusticité, du corps sain, dans le cadre de la *Jugendbewegung* – ce qui préfigurait son soutien ultérieur aux théories nazies. Il s'agissait de promouvoir un retour ou une conversion à des valeurs que la simplicité des Samoa pouvait involontairement inspirer, plus que valoriser la culture samoane elle-même :

Est-ce que nous devons, mes chers frères non pensants, après tout ce que je vous ai fidèlement rapporté, être vraiment les disciples du Papalagui et apprendre à penser comme lui ? Je dis : « Non ! » Car nous ne devons rien faire de ce qui ne rend pas notre corps plus fort et nos sens meilleurs et plus heureux. Il faut nous garder de tout ce qui voudrait nous voler la joie de vivre, de tout ce qui assombrit notre esprit et lui prend sa lumière limpide, de tout ce qui met notre tête en conflit avec notre corps. Le Papalagui nous prouve lui-même que penser est une grave maladie qui diminue de beaucoup la valeur de l'être humain³⁹.

La folie humaine dénoncée tout au long du récit est bien sûr mise à distance, comme n'étant pas celle des Samoans ; mais le point de vue est encore orienté contre les excès et particulièrement « la langue rapide et rusée du Papalagui⁴⁰ », l'ensemble étant une vaste mise en garde destinée à sa communauté, laquelle n'apparaît néanmoins qu'en creux. Les lecteurs

37 Victor Segalen, *Les Immémoriaux* [1907], Paris, Le Seuil, 1985, p. 5.

38 R. M. Albérès, *op. cit.*, p. 392.

39 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 123-124.

40 *Id.*, p. 132.

instaurés par le texte prétendu « sauvage » ne sont donc pas les Samoans mais les propres compatriotes de Scheurmann. Chez Giraudoux, la critique pouvait plutôt porter sur les dégâts de l'impérialisme et la perte de liberté des individus – ou leur pouvoir de réaction aux injonctions et aux slogans. Mais la courte pièce est un supplément au *Supplément*, une « interprétation libre » selon l'expression de Genette, et la réactivation des enseignements humanistes de ses prédécesseurs.

LES PROPOS DES HOMMES BLANCS

« Il serait sans précédent que du dépôt nocturne d'un marguillier presbytérien au milieu des palmiers, des orchidées et de la nature la plus vierge, il ne résultât pas un ordonnancement supérieur de l'humanité » (sc. 2, p. 563). La rencontre des cultures est un effet une commotion partagée, mais *Le Papalagui* et le *Supplément au voyage de Cook* démontrent la difficulté du respect mutuel, la crainte qu'il n'y ait des vainqueurs et des perdants. Pour J. Brody, « [l]a dramaturgie giralducienne vise donc à une finalité amphibologique tantôt célébrant le retour à l'innocence, tantôt proclamant la fin de l'innocence⁴¹ ». La scène finale vise à montrer que Mr. Banks a été entendu mais que l'on peut aussi refuser d'entrer dans ses vues. Une fois le soleil couché, la vie reprend ses droits. Une colonie peut-elle jamais être entièrement sous domination ? Il serait naïf de la part du colonisateur ou du missionnaire d'imaginer une victoire immédiate et entière, mais le risque d'extinction culturelle existe. Outourou, en toute innocence, présente du discours étranger ce que l'on peut retenir sans perdre son âme, et cette fin est délibérément optimiste dans le contexte de l'entre-deux guerres. Celui qui venait prêcher des valeurs déplacées sur le gazon à l'anglaise d'Otahiti s'est trompé par outrecuidance et par manque d'imagination : par chance, le couple endormi comme dans l'île des Lotophages en est arrivé à douter. Peut-être vont-ils garder sur leurs vêtements la poudre blanche ou rouge qui signale de plus sincères dispositions. Dans *Le Papalagui* comme dans le *Supplément au voyage de*

41 Jules Brody, « *Deus ex machina*, ou le mythe de l'intrusion divine dans le théâtre de Jean Giraudoux », *RHLF*, février 2002, p. 57-70, ici p. 58.

Cook, le voyageur européen, boursoufflé de certitudes, empaillé dans ses conventions comme le chien aux yeux rouges d'Outourou, se trouve ébranlé par la réaction du « sauvage ». Il serait cependant peut-être simpliste de ne voir pour Scheurmann, qu'une œuvre amusante pour la jeunesse, ou pour Giraudoux rien d'autre qu'une comédie légère, un simple divertissement, un « post-scriptum indifférent⁴² ». Sous une forme littéraire somme toute convenue, le propos reste d'actualité.

Touivii, l'insulaire sans culture, considérait toutes les acquisitions culturelles européennes comme de la folie, comme une impasse. [...] Il ne voit pas où est la haute valeur de la culture européenne, quand elle dépouille l'homme de lui-même, le rend faux, dénaturé et méchant. [...] La guerre mondiale nous a rendus sceptiques envers nous-mêmes, nous commençons aussi à voir les vraies valeurs et à douter que nous puissions réaliser notre idéal profond dans cette culture-là⁴³.

Même si chacun peut entendre cette affirmation de façon différente, le dernier mot reste aux Otahitiens et au Samoan, comme modèles relatifs de sagesse. Le doute semé au temps des Lumières reste finalement aussi à la charge du voyageur et du diplomate.

Odile GANNIER
Université Côte d'Azur, CTCL

42 *Le Populaire*, 1^{er} décembre 1935, cité par J. Delort, Notice, *loc. cit.*, p. 1527.

43 E. Scheurmann, *op. cit.*, p. 11-12.

BIBLIOGRAPHIE

- GIRAUDOUX, Jean, *Supplément au Voyage de Cook* [1935], in *Théâtre complet*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1982.
- SCHEURMANN, Erich, *Der Papalagi. Die Reden des Süidseebüptlings Tuiavii aus Tiavea* [1920], Buchenbach, Baden, Felsen-Verlag, 1922 ; *Le Papalagui. Les étonnants propos de Touiavii, chef de tribu, sur les hommes blancs*, traduction de Dominique Roudière, Paris, Présence Image Éditions, 2001, Pocket, 2004.
- ALBÉRÈS, René Marill, *Esthétique et morale chez Jean Giraudoux*, Paris, Nizet, 1957.
- BANKS, Joseph, *Journal During Captain Cook's First Voyage in HMS Endeavour In 1768-1771 To Terra Del Fuego, Otabite, New Zealand, Australia, The Dutch East Indies, Etc.*, Edited by Sir Joseph D. Hooker, London, Macmillan, 1896.
- [BANKS & SOLANDER], *Supplément au Voyage de M. de Bougainville ; ou Journal d'un voyage autour du monde, fait par MM. Banks & Solander, Anglois, en 1768, 1769, 1770, 1771*, traduit de l'Anglois par M. de Fréville, Paris, Saillant et Nyon, 1772.
- BRICAIRE DE LA DIXMERIE, Nicolas, *Le Sauvage de Taïti aux Français. Avec un Envoi au philosophe ami des sauvages* [1770], Papeete, Perspectives Maohi, 1989.
- BRODY, Jules, « *Deus ex machina*, ou le mythe de l'intrusion divine dans le théâtre de Jean Giraudoux », *RHLF*, février 2002, p. 57-70.
- CAIN, Horst, « Persische Briefe auf samoanisch », *Anthropos*, Bd. 70, H. 3./4. (1975), p. 617-626, Nomos Verlagsgesellschaft, <https://www.jstor.org/stable/40458779> (consulté le 20/03/2020).
- COOK, James, *The Journals*, selected and edited by Philip Edwards, London, Penguin Books [1999], 2003, "Penguin Classics".
- DIDEROT, *Supplément au voyage de Bougainville*, [1772/1796], éd. Paul-Édouard Levayer, Paris, LGF, « Le Livre de poche », 1995.
- GANNIER, Odile, « Le philosophe nu, ou les ressources d'une éloquence "sauvage" », in Sylvie Albertan-Coppola (dir.), *Apprendre à porter sa vue au loin. Hommages à Michèle Duchet*, Paris, ENS Éditions, avril 2009, p. 69-91.
- GENETTE, Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Le Seuil, 1982, « Points Essais ».
- MAUSS, Marcel, « Débat sur les rapports entre la sociologie et la psychologie », 1927, repris in *Œuvres*, 3. *Cohésion sociale et division de la sociologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1969, « Le sens commun », p. 298-302. <http://>

classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/oeuvres_3/oeuvres_3_06c/
rapports_socio_psycho.html (consulté le 23/03/2020).

NORWOOD, James, « Tahitian Madness : Giraudoux's "Supplement to Cook's Voyage" », *Educational Theatre Journal*, The Johns Hopkins University Press, Vol. 28, No. 2 (May, 1976), p. 220-228, <https://www.jstor.org/stable/3206664> (consulté le 19/03/2020).

PARKINSON, Sydney, *A Journal of a Voyage to the South seas, in his Majesty's Ship "the Endeavour", faithfully transcribed from the papers of the late Sydney Parkinson*, London, Charles Dilly and James Phillips, 1784.

SEGALEN, Victor, *Les Immémoriaux* [1907], Paris, Le Seuil, 1985.

SENFT, Gunter, « Weird Papalagi and a Fake Samoan Chief : A footnote to the noble savage myth », *Rongorongo Studies : A forum for Polynesian philology*, 9 (1, p. 23-32 ; 2, p. 62-75), 1999, https://pure.mpg.de/rest/items/item_64703_5/component/file_131144/content (consulté le 20/03/2020).

STEVENSON, Robert Louis, *A Footnote to History : Eight Years of Trouble in Samoa*, London-Cassell-New York, Scribners, 1892.